

Emmanuel Housset

Université de Caen Normandie

Identité et Subjectivité

Caen, Café théologique du 7 février 2017

Dignité et respect, élaboration de deux concepts.

Dignité et respect sont deux termes omniprésents de toute réflexion éthique et pourtant ils sont plus utilisés que définis. Leur définition pose problème. Tout le monde n'est pas d'accord sur ce qui est digne. Il n'y a pas spontanément d'accord intersubjectif sur une telle notion. En outre il faut particulièrement ici se méfier de l'émotivisme moral qui consiste à faire de sa manière propre de sentir et de ressentir une norme morale valable pour tous. Il ne s'agit pas d'exclure le sentiment de la réflexion morale et bien sûr la souffrance, la misère, ou encore le sentiment d'injustice peuvent avoir leur place dans la vie éthique, pourtant son sentiment personnel ne peut pas suffire pour faire de la dignité une valeur. Ce n'est pas parce que j'ai le sentiment qu'on porte atteinte à ma dignité parce qu'on me fait attendre, parce qu'on ne me manifeste pas assez d'égards, que je sais ce que c'est que la dignité de manière universelle, pour tout homme. Pour définir la dignité il convient d'interroger le sens du bien et du mal, ou du moins de parvenir à sortir de l'indistinction du bien et du mal, ce qui est déjà beaucoup.

Il y a là un paradoxe propre à l'éthique, mais qui peut aussi ne pas être étranger à la théologie : chacun d'entre nous, si nous réfléchissons sur nous-même, si nous avons un minimum de conscience morale, nous savons avec évidence que nous devons respecter la dignité de l'autre personne, de toute personne. Il y a là une sorte d'évidence de la loi morale, du « tu dois », puisque que l'éthique consiste à déterminer ce que je dois faire et non ce que doivent faire les autres pour moi. Pourtant cette évidence que je dois respecter la dignité d'autrui (ce qui ne veut pas dire que j'obéis toujours à ce « tu dois », loin de là) s'oppose à l'obscurité de ce que je dois faire pour être respectueux de cette dignité. C'est ce que l'on reproche souvent au discours éthique : énoncer de grandes généralités mais être

incapable de dire concrètement ce qu'il faut faire. On dit par exemple souvent que respecter la dignité de l'autre homme, c'est écouter l'autre, mais cela ne nous fait pas beaucoup avancer, car concrètement on ne sait pas ce que cela veut dire écouter l'autre ; est-ce subir simplement son flot de parole ? Est-ce accepter d'être le déversoir de toutes ses misères ? Comme souvent il est plus simple de dire ce qu'il ne faut pas faire que de déterminer ce qu'il faut faire. Donc comment répondre à ce reproche souvent fait à la philosophie et à la théologie de ne pas dire concrètement ce qu'il convient de faire pour respecter la dignité d'une personne ?

La difficulté se confirme quand on ouvre certains dictionnaires. Il n'y a pas d'entrée à dignité dans le *Dictionnaire de théologie catholique* ou dans le *Dictionnaire de spiritualité*. Dans un dictionnaire plus récent *Histörisches Wörterbuch der Philosophie* l'article « respect » est très bref et porte surtout sur l'histoire du terme depuis Kant.

1. On peut dire que les penseurs ont cherché à définir la dignité et le respect. Cicéron, Saint Augustin, Pic de la Mirandole (16^{ème}), Kant, et bien d'autres ont parlé de la dignité. Pour Cicéron la dignité est une autorité vertueuse, un accord de l'honnêteté, du prestige et de la gloire. L'idéal de l'orateur est de joindre la vraie vertu à l'autorité (*De inventione* II, 55, 166 et *De Oratore* I, 8, 34). Ce lien entre autorité et dignité se retrouvera au Moyen-âge : l'autorité à le sens de dignité parce qu'elle est la vertu par laquelle un homme (un magistrat, un écrivain, un témoin, un prêtre) est digne de crédit, de considération, de créance. Saint Augustin pensera lui la dignité de l'homme comme créature et donc à partir de la finitude et de la misère de l'homme. Dans la *Cité de Dieu* (II, 29) il donne la définition théologique de la dignité par la sainteté : la dignité de l'homme, c'est de participer librement au plan de Dieu, d'être capable de Dieu. Bien plus tard saint Thomas d'Aquin dira dans son *Commentaire des Sentences* que ce qui est digne, c'est ce qui a une valeur intrinsèque, ce qui est une fin. Du coup dans la *Somme théologique* (I Question 29 a3) il dit que la notion de personne est de soi un titre de dignité. Bien sûr le terme de personne convient d'abord à Dieu et analogiquement à l'homme, néanmoins il reprend à Boèce l'idée que la dignité de l'homme tient à sa nature raisonnable, c'est-à-dire à la maîtrise possible de ses actes. Bien plus tard encore, Kant va développer une définition de la dignité, mais cette fois qui ne part plus d'une réflexion sur la misère de l'homme : la tâche de l'homme en écoutant la loi morale en lui est de se rendre digne du bonheur. Dès lors respecter la dignité de l'autre homme, c'est lui reconnaître une liberté comprise comme autonomie. Contre ce caractère trop général de la dignité Emmanuel Levinas défendra enfin l'idée que la dignité de l'homme tient à son unicité hors de toute comparaison

(elle ne tient pas à l'essence ; quitter la considération ontologique). Mon but n'est pas de faire ici une histoire du concept de dignité en philosophie et en théologie, mais de donner quelques indications afin de montrer toute la complexité du terme. La compréhension de la dignité n'a cessé de changer en même temps que la compréhension de l'homme dans le monde. Faut-il céder au relativisme historique ? Sans doute non, car ce serait la fin de la réflexion morale. Il faut tenter plutôt de repérer dans l'histoire les diverses significations de la dignité : contemplation du monde, écoute de la raison, maîtrise de soi et connaissance de soi, autodétermination, reconnaissance de sa valeur absolue, capacité à se rendre digne du bonheur par la moralité. La réflexion sur le concept de dignité n'est pas vaine : elle permet de la nommer pour la faire apparaître.

2. Il y a une deuxième réponse que l'on peut faire au reproche d'en rester à des généralités sur la dignité. Cela tient au statut même de la réflexion éthique. On ne peut pas demander à l'éthique ou à la théologie ce qu'elles ne peuvent pas donner. Autrement dit, elles peuvent préciser le concept de dignité en montrant que l'homme n'a pas seulement un prix, mais a une valeur absolue ; thèse défendue depuis les Pères de l'Eglise (Grégoire de Nysse disait déjà que l'homme n'a pas de prix). Elles peuvent montrer que c'est toujours respecter la liberté de l'autre, mais elles ne peuvent pas dire ce que je dois faire ici et maintenant, moi en particulier, pour être respectueux de cette dignité. Il faut même ajouter qu'elles ne doivent pas le faire, car ce serait porter atteinte à ma dignité d'être libre. Quand l'éthique devient un ensemble de recettes, quand elle dit à ma place où est le bien et où est le mal, non seulement elle devient un moralisme arbitraire, ce qui est assez fréquent, mais en outre elle me retire ma tâche personnelle de discernement. C'est à moi de déterminer comment je ne vais pas faire subir à autrui ce que je ne voudrais pas moi-même subir, comment je vais le comprendre comme une fin et pas seulement comme un moyen, comment je vais aimer mon prochain comme moi-même, comment je vais éviter le mensonge et dire la vérité. La réflexion éthique est donc toujours double : d'une part je dois réfléchir sur ce qu'est le mensonge, en quoi il porte atteinte à la dignité de l'autre, et là les penseurs comme saint Augustin, Kant ou Nietzsche peuvent aider, mais d'autre part je dois également me demander comment moi, devant cette personne, dans cette situation déterminée, je vais dire la vérité. L'éthique est toujours un engagement dans une situation. Il n'y a pas un moment où je pourrais savoir en toute évidence comment respecter la dignité. Donc un paradoxe de l'existence éthique : on avance tout de même dans la réflexion éthique, et on ne peut pas faire l'apologie de la non-réflexion,

mais en même temps on recommence toujours à zéro avec une nouvelle situation, car ce que je dois déterminer ce n'est pas seulement comment respecter l'humanité en général, mais la personne qui est en face de moi. Sortir de l'indistinction du bien et du mal est un travail sans fin.

La réflexion sur la dignité et le respect n'est donc pas vaine et elle permet de mettre en lumière des paradoxes propres à l'existence humaine : par exemple comme homme nous possédons une dignité absolue sans avoir à nous justifier d'être justement parce que nous ne sommes pas un simple moyen dans une vie sociale. Mais en retour la réflexion éthique est aussi ce qui nous donne une dignité, ce qui nous aide à devenir dignes. Elle est à la fois notre être et ce que nous avons à développer. Philosophiquement et théologiquement la dignité est une charge que nous avons à porter : théologiquement il s'agit de répondre librement à la grâce de Dieu et d'aimer le prochain, philosophiquement il s'agit de répondre de la possibilité d'un monde vraiment humain. Donc cette réflexion permet de prendre conscience de sa propre indignité (Kierkegaard), mais également de protester contre l'indignité dans le monde. Afin de rassembler diverses idées déjà évoquées je voudrais évoquer 3 dimensions de la dignité qu'il faut peut-être tenter de tenir ensemble :

1. La dignité du dignitaire. On ne peut pas écarter de l'idée de dignité l'idée d'une place sociale et l'idée d'un besoin de reconnaissance sociale. (La dignité a une dimension juridique que j'ai un peu laissée dans l'ombre mais qui est importante : la dignité tient à la reconnaissance de droits.) Cette dignité du dignitaire s'illustre par exemple négativement dans le film *L'ange bleu* dans lequel on voit un digne professeur se perdre pour une danseuse ; il perd toute la reconnaissance sociale qui était la sienne. Ce film propose à la fois une réflexion sur la caricature d'une dignité orgueilleuse, qui tient juste à sa place dans le monde, et une réflexion sur la fragilité de cette dignité. Quand notre sentiment de dignité repose ainsi sur la reconnaissance du monde, il est bien fragile. Tout cela pour dire qu'il y a une dimension positive et une dimension négative de cette dignité :

Négativement, comme l'a montré Kant, fonder la dignité sur sa place au soleil, sur une hiérarchie sociale, est d'une grande injustice. Les dignitaires sont ceux qui estiment avoir plus de valeur que les autres. Inutile d'insister en quoi cette dignité fondée sur le pouvoir est illégitime et il est souvent bon de renverser les conventions sociales.

Néanmoins la reconnaissance sociale n'est pas rien et on n'existe pas hors du monde. La dignité est aussi un concept public et il convient de reconnaître le mérite. La difficulté est de le faire avec justice. Une partie de l'histoire du terme a consisté à s'éloigner de

cette dignité du dignitaire en dehors de toute considération de l'égalité des droits et de tout mérite propre.

2. La dignité de la personne. Même si la personne fut d'abord comprise comme l'individu qui joue un rôle, la dignité de la personne répond aussi à une détermination plus intérieure que le rôle social. Autrement dit, la personne a d'abord une dignité par elle-même. Il s'agit donc cette fois d'une dignité absolue indépendante de sa place sociale, de ses qualités intellectuelles ou même de l'état de son corps. L'idée que l'âge, la maladie, la dépendance, rendrait moins digne est indéfendable et pourtant la pression sociale, parfois parfaitement intériorisée, est très forte. Le danger est de conditionner le respect à une utilité ; cela conduit à l'idée très dangereuse que l'on serait plus ou moins respectable en fonction de sa plus ou moins grande utilité. Bien sûr on peut avoir un sentiment de sa propre indignité quand on ne voit pas son utilité et quand on ne voit que sa déchéance physique ou intellectuelle, mais c'est bien ce qui confirme qu'il ne faut pas fonder la dignité sur le sentiment. Elle a été pensée de manière très différente par la philosophie moderne et par la théologie, mais il y a une dignité « essentielle » de l'homme, inconditionnée ; c'est pourquoi on ne peut que dénoncer toutes les violences qui refusent la dignité à certains hommes, ou même seulement une moindre dignité. Dès lors manquer de respect, c'est d'une manière générale c'est ne pas reconnaître l'essence de l'homme dans la liberté. Respecter un enfant, c'est l'aider à développer sa propre liberté. Or on perd très vite ce souci du respect, parfois même sans s'en rendre compte, par exemple en utilisant des catégories comme « les jeunes », « les personnes âgées », car cela réduit la personne à un âge. Bien sûr il y a des formes extrêmement violentes de refus du respect, de négation de la liberté, mais il y a également des formes discrètes et sournoises. Comme le dit Kant dans un très célèbre texte de *La critique de la raison pratique* « Le respect s'adresse toujours seulement à des personnes, jamais à des choses ». On peut avoir de l'inclination pour les choses, jamais du respect. Dès lors au-delà du respect de l'humanité en tout homme, certains hommes forcent mon respect car ils me donnent des exemples de conduite morale, ils me montrent comment la loi morale peut être écoutée. C'est là l'un des points les plus discutés des analyses kantienne : le respect est un sentiment, mais qui n'est pas comme les autres ; il vient en quelque sorte de la raison elle-même, car c'est toujours un respect pour la loi morale. C'est ainsi que je respecte la personne comme fin en soi capable de moralité. (On est là loin de la conception chrétienne de la personne). Bien sûr l'homme ne peut pas atteindre une volonté parfaite, ce que Kant

nomme la sainteté de la volonté, mais sa dignité tient là à « la résolution morale dans la lutte ».

3. Le respect du singulier. Il y a une troisième forme de respect qui n'est pas liée à la place sociale ou à l'écoute de la raison, mais à la reconnaissance de la singularité. C'est l'une des significations du terme de respect : tenir à distance, ne pas toucher, affecter ou corrompre. Il y a là une forme de retrait qui consiste à laisser l'autre se dire, se manifester, pour mieux le comprendre. Dès lors pour respecter sa dignité je ne dois pas simplement voir en lui un être raisonnable qui est une fin absolue, je ne dois pas seulement consulter la raison afin de savoir ce que je dois faire, mais je dois le comprendre pour savoir comment agir envers lui. Comprendre, c'est une manière de saisir de l'intérieur au lieu d'interpréter de l'extérieur afin d'être attentif au « comment » singulier de chaque histoire. Respecter la dignité de l'autre c'est alors peut-être plus que voir en lui une valeur absolue, car c'est le reconnaître comme une personne insubstituable et indéfinissable, car il est toujours plus que ce que l'on peut dire sur lui. C'est non seulement ne pas se faire la mesure des autres, mais c'est comprendre l'autre comme un avenir ; c'est une sorte de foi en lui, en son secret. Sur ce point bien des auteurs remettent en cause la séparation faite par Kant entre amour et respect, pour retrouver l'idée que l'amour est au-dessus du respect (Hegel, Scheler). Si le respect est une sorte de pulsion morale présente en toute conscience, il doit s'accomplir en amour, c'est-à-dire comme volonté que l'autre soit lui-même.

Sans minimiser l'importance de la reconnaissance sociale ou de la signification juridique de la dignité, on a cherché à mettre en lumière une dimension plus intérieure de la dignité qui tient à la fois à la capacité de penser et d'agir, mais aussi à son histoire, et à sa capacité de participer, même dans l'humilité de la vie quotidienne, à l'accomplissement de l'humanité. Elle ne serait alors pas liée à un acte de puissance, mais à un acte d'humilité dans le don de soi.